

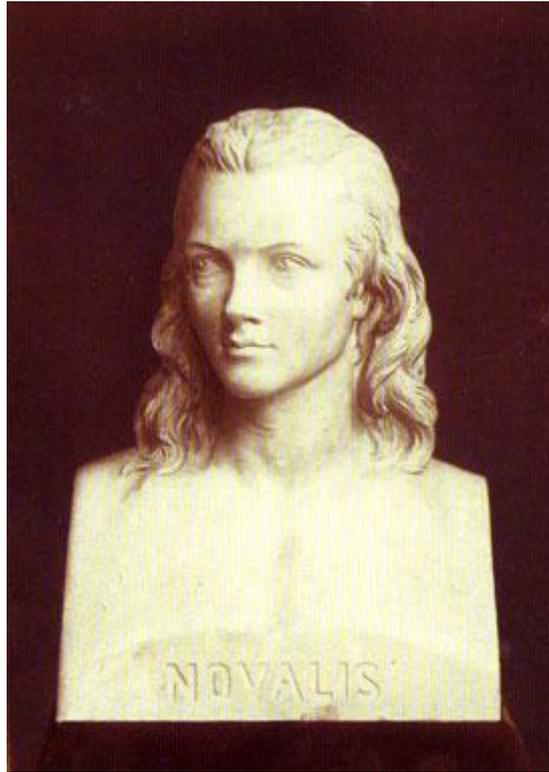
NOVALIS

Lettre bimestrielle n°41 – octobre-novembre 2012

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

*Buste de Novalis par Fritz Schaper¹,
Weissenfels, 1872.*

**Henrik Steffens, septembre 1799**

Dans une lettre à Bernhardi, écrite le 6 décembre 1799, Tieck a indiqué avec beaucoup de précision, et en termes un peu trop énergiques, les raisons de la dislocation du groupe romantique d'Iéna et en particulier les disputes et les intrigues de Dorothee Veit et de Caroline Schlegel. Steffens, qui en savait autant que Tieck, fait preuve à ce sujet d'une réserve qui l'amène à déformer la vérité : il a mentionné à plusieurs reprises que la discorde se mit entre les romantiques vers la fin de 1799, mais il ne parle pas des querelles de nature strictement personnelle dont l'action dissolvante a été au moins aussi grande que celle des discussions théoriques.

¹ Sculpteur allemand, né en 1841 et mort à Berlin en 1919, membre de l'Académie des Arts de Berlin.

Lorsqu'il s'agit de Novalis, on constate une différence encore plus sensible entre le jugement de Steffens à l'époque du romantisme, et le tableau qu'il trace dans ses mémoires. Il écrit en effet de Freiberg à Schelling, en septembre 1799 : « J'ai fait la connaissance de Hardenberg, et, dois-je l'avouer ? cela ne m'a pas fait autant de plaisir que je croyais. Il est spirituel, mais il m'a prouvé une fois de plus que même les hommes qui à notre époque se distinguent par leur esprit n'ont guère le sens de la rigueur scientifique. » Il lui reproche de ne pas comprendre la véritable tendance de la philosophie de la nature, de penser d'une façon fragmentaire, et d'introduire ainsi dans le domaine des sciences naturelles les habitudes d'esprit des Schlegel. Mais dès l'époque où il rédige *Les quatre Norvégiens* [1828], Steffens idéalise l'image de Novalis, comme l'avait déjà fait Tieck : sa poésie mystique semble un message d'un autre monde, dont le charme réveille dans notre âme des échos endormis depuis longtemps, et qui nous remplit d'un joyeux effroi en nous révélant les profondeurs de notre être.

Dans ses mémoires, il parle à peu près sur le même ton, et il insiste de plus sur l'action exercée sur lui au point de vue religieux par Novalis, qui était un véritable créateur de mythes au milieu d'un monde glacé par la réflexion.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).

C'est d'abord Schleiermacher qui, en juillet 1802, envoie à son amie Éléonore Grünow le Henri d'Ofterdingen de Novalis, avec un commentaire approprié. « Certes – conclut-il – Hardenberg serait devenu un très grand artiste s'il nous était resté plus longtemps. *Mais cela n'était pas à souhaiter.* Moins encore sa

destinée que le fond même de sa nature faisaient de lui ici-bas une personnalité tragique (*eine tragische Person*), un initié à la mort. Et ainsi sa destinée même se trouvait en rapport avec sa personnalité... » Lorsque parut en 1806 la seconde édition des « Discours sur la Religion » le théologien romantique y intercalait l'épithète du défunt et gravait sur le frontispice du Temple nouveau, à côté du nom de Spinoza, celui du « divin jeune homme, trop tôt arraché à la vie, pour qui se changeait en art tout ce qu'effleurait le vol de sa pensée, pour qui l'univers se transfigurait en un vaste poème et qui, après avoir à peine préludé confusément sur sa lyre, mérite cependant déjà d'être rangé parmi les poètes les plus accomplis, parmi les rares élus, dont la pensée est aussi profonde que limpide et vivante. Par lui vous apprendrez ce que peuvent l'enthousiasme et le recueillement, dans un cœur pieux et vous reconnaîtrez que, le jour où les philosophes seront religieux et, rechercheront Dieu autant que Spinoza, le jour où les artistes auront le cœur pur et aimeront Christ autant que Novalis, alors luira pour les deux mondes l'aurore de la grande résurrection ». – Zacharias Werner se déclare entièrement subjugué par Novalis. « De tous les nouveaux Saints – écrivait-il à Varnhagen – je ne reconnais que Saint-Novalis (*den heiligen Novalis*). » – Dans une série de conférences qu'il faisait en 1806 à Dresde sur la littérature et la philosophie nouvelles, Adam Müller, le futur théoricien du romantisme politique, saluait en Novalis le grand restaurateur de l'idéalisme platonicien dans la littérature et dans la science modernes. Chez Novalis, disait-il, se trouve comme impliquée toute la pensée romantique, cette Encyclopédie nouvelle, dont il ne reste plus qu'à dégager les aspects isolés. « Si jamais homme, – concluait-il – fut appelé au ministère sacré de Médiateur dans le monde scientifique de l'Allemagne, en un mot, si jamais homme fut appelé à être le restaurateur du platonisme dans toutes ses manifestations, ce fut bien Novalis. » – Frédéric Schlegel de même croyait découvrir dans Henri d'Ofterdingen une Bible nouvelle, dont malheureusement nous ne possédons que les premiers feuillets. « Si Novalis avait pu terminer le cycle de romans qu'il projetait d'écrire et où il devait donner un tableau général du monde et de la vie, en se plaçant successivement à fois à les points de vue de l'activité morale humaine, nous posséderions une œuvre à laquelle, pour l'éducation des facultés poétiques, rien ne saurait se comparer et qui nous ferait moins sentir le manque, dans notre littérature, de ces dialogues philosophiques, que les Anciens possédaient en si grand nombre. » [*Europa*, Frankfurt, 1803].

Ainsi nous voyons la réputation littéraire de Novalis, née dans les cénacles romantiques, prendre peu à peu le caractère d'une

véritable « légende » : d'une part ses amis s'efforçaient d'idéaliser la personne du poète, d'en faire un apôtre inspiré, un Christ romantique – un « Saint-Novalis » – d'autre part on lui prêtait un plan philosophique et encyclopédique, dont les œuvres fragmentaires n'apporteraient que les indications premières, et dont la mort seule avait empêché la réalisation totale. Les écrits du poète deviennent ainsi des « reliques » sacrées, qu'il faut vénérer moins encore pour leur contenu réel que pour la pensée inexprimée qui s'y trouve secrètement rattachée. Tel est le sens des diverses préfaces, placées par Tieck en tête des œuvres de Novalis. Mieux que personne Tieck, qui avait eu entre les mains les manuscrits, devait pourtant savoir dans quel désordre se suivaient ces pensées fragmentaires, incohérentes, souvent contradictoires, et combien l'auteur lui-même attachait peu d'importance à beaucoup de ces boutades philosophiques. « Une partie de mes fragments – écrivait celui-ci – est tout-à-fait fautive, une autre partie est sans valeur, encore une autre est louche (*schielend*) », et il avouait que, s'il choisissait la forme fragmentaire, c'est qu'en réalité sa pensée n'était pas encore mûre. « Comme fragment la pensée imparfaite s'exprime après tout de la manière la plus supportable. Cette forme doit être recommandée à quiconque n'a pas encore entièrement tiré au clair sa pensée et a cependant déjà quelques aperçus intéressants à présenter ». Aussi ne pouvons-nous voir qu'une pieuse mystification dans les lignes que Tieck écrivait en tête de la première édition des Œuvres de son ami : « Il avait tracé le plan d'un ouvrage encyclopédique spécial où les expériences et les idées générales des diverses sciences devaient s'éclairer, se soutenir et se féconder mutuellement. *De cette œuvre projetée, qui devait ne consister, semble-t-il, qu'en fragments de ce genre, les pensées que nous publions ont été détachées.* »

D'autre part, dans la 3^{ème} édition des Œuvres, en 1815, Tieck publiait une notice biographique, qui est comme la première rédaction de la légende romantique de Novalis et qui a servi de point de départ à toutes les amplifications postérieures. On y sent, dès la première ligne, un parti-pris d'idéalisation poétique, qui s'en prend non seulement à la personne du poète, mais à tout son entourage. Déjà le style, souvent vague et plein d'affectation, nous fait pressentir que nous entrons dans un monde irréel et faux. Sophie, la première fiancée du poète, devient un être séraphique, une apparition angélique. « Tous ceux qui ont connu la merveilleuse fiancée de notre ami sont unanimes à trouver que nulle description ne saurait rendre la grâce divine qui animait cette créature céleste, l'auréole de beauté qui l'environnait, la majesté et la douceur qui l'enveloppaient... etc., etc. » Quant à Novalis lui-même, il apparaît

bien ici comme le type romantique et légendaire ; c'est l'homme éthéré, prédestiné à la mort, martyr de son propre amour, qui vit dès à présent d'une existence supérieure et mystérieuse. « Pendant tout ce temps – c'est ainsi que Tieck résume la période qui suivit la mort de Sophie – Novalis ne vivait plus que pour sa douleur et il en arriva tout naturellement à confondre le monde visible et l'Invisible, à ne distinguer la vie de la mort que par l'aspiration nostalgique qui le poussait vers cette dernière. En même temps sa vie se transfigura : son âme tout entière s'est fondue dans le rêve lucide et conscient d'une existence supérieure. Par la sainteté de sa douleur, par la profondeur de son amour et par sa pieuse nostalgie de la mort s'expliquent tout son caractère et toute sa manière de penser, et il n'est pas impossible que cette période de deuil ait fait éclore en lui les germes de la mort si tant est qu'il ne fût pas prédestiné à nous être enlevé si tôt. » Il restait, il est vrai, un point délicat. Comment, après nous avoir exposé ce deuil indéracinable et cette vocation mystique pour la mort, présenter les secondes fiançailles du poète ? « Cette demoiselle Charpentier – écrivait Justinus Kerner – nous gâte tout l'effet poétique là-dedans. » Tieck se garde bien d'approfondir ce problème embarrassant. Il glisse aussi rapidement que possible. « Sophie resta le point central de sa pensée ; il la vénérât morte presque plus qu'il ne l'avait vénérée vivante sous sa forme visible. Cependant il pensa que la grâce et la beauté de sa seconde fiancée pouvaient en une certaine mesure compenser cette première perte. »

Ainsi se trouvait à peu près fixé le type légendaire qui, pendant longtemps, a reçu droit de cité dans la critique littéraire. Ce n'est pas que tout soit entièrement faux dans ce portrait. A côté du Novalis réel qu'avait connu Just, jeune homme rangé, méthodique, très préoccupé de sa carrière et de son établissement matrimonial, il y avait un second personnage, monomane mystique, qui vivait comme une seconde vie par l'imagination poétique. L'erreur, plus ou moins volontaire, des romantiques consista simplement à confondre les traits du personnage imaginaire avec les traits du personnage réel, afin de faire croire sans doute que cet art mystique, qu'ils sentaient malgré tout bien factice, plongeait par des racines profondes dans la vie réelle. On ne fit naturellement qu'exagérer toujours dans le même sens. Il faudrait lire, à titre de simple curiosité l'article « Hardenberg » dans la seconde édition du *Conversations-Lexikon*, de *Brockhaus*, paru de 1812 à 1815. On y rencontre des phrases telles que celles-ci : « Nous pourrions presque, sans crainte d'être mal compris, l'appeler un médiateur poétique entre Dieu et l'humanité... On peut le considérer comme une apparition céleste, comme un jeune homme divin, qui ne fit

que passer sur terre, pour prendre bientôt de nouveau son essor vers le pays bien-aimé de sa nostalgie... » – Dans un recueil d'Entretiens familiers avec Goethe, rédigés par Falk en 1824, l'auteur prête à son illustre interlocuteur différents propos sur la littérature contemporaine. Goethe en arrive à parler de Novalis : « Il n'était pas encore un Impérator, mais il le serait devenu avec le temps. C'est dommage qu'il soit mort si jeune, d'autant plus qu'il s'était fait catholique, pour plaire à son temps. » (Goethe ou plutôt Falk confond ici Novalis avec son frère cadet, Karl von Hardenberg, poète lui aussi, qui s'était converti au catholicisme). « Ne voit-on pas, si j'en crois ce que racontent les gazettes, des troupes entières de jeunes filles et d'étudiants se rendre en pèlerinage sur sa tombe et la couvrir de fleurs ? » Et Goethe s'attend à lire sous peu la nouvelle de la canonisation de Novalis. En admettant même, ainsi que le suppose Tieck, que Goethe ne soit pas l'auteur du propos rapporté, il n'en reste pas moins là un indice curieux de la popularité croissante du jeune poète parmi la nouvelle génération.

Et en effet de 1802 à 1837 cinq éditions de ses Œuvres furent rapidement enlevées. En même temps Novalis prenait pour ainsi dire officiellement rang dans l'histoire littéraire. En 1827 paraissait l'Histoire de la littérature allemande de Wolfg. Menzel, ouvrage qui eut un grand succès, parce que c'était un des premiers travaux dans ce genre et surtout parce que l'auteur se faisait l'interprète des aspirations religieuses et patriotiques des « *Burschenschaften* », c'est-à-dire de la jeunesse universitaire du temps. Gallophobe, antisémite, il se réclamait d'un certain idéal « germanique-chrétien » et menait une polémique inintelligente autant que passionnée contre l'« épicurien » Goethe, qu'il accusait d'immoralité et de lèse-patrie. A Goethe il opposait triomphalement les auteurs romantiques, particulièrement Tieck et Novalis. « Le romantisme allemand s'est opposé à la Révolution française – disait-il –, à ses effets et aussi à ses causes, c'est-à-dire à tout cet esprit moderne, dont la Révolution se donnait comme l'héritière. » En Novalis il saluait l'esthéticien philosophe de la nouvelle école. « Assurément, si nous en jugeons par ses remarquables aphorismes, Novalis nous aurait donné le système le plus complet d'esthétique, animé d'un esprit romantique, métaphysique et mystique et ramenant toutes choses à Dieu et aux intérêts supérieurs ». Son roman allégorique *Henri d'Ofterdingen* est une véritable cosmogonie, une révélation mystique. « Il a conçu le projet immense de nous présenter l'univers entier sous un jour poétique, ou plutôt d'en montrer tous les aspects poétiques à la fois, de rassembler tout ce qui existe, la Nature, l'Esprit et l'Histoire dans un poème infini, d'édifier avec tous les matériaux artistiques

imaginables un dôme colossal à la poésie... Comme un torse gigantesque ses œuvres gisent à nos pieds, morcelées avant d'avoir reçu leur forme définitive ; on dirait un temple égyptien aux proportions gigantesques, qui s'élevant à peine de ses assises s'est écroulé à demi et dont les ruines restent encore chargées d'hiéroglyphes ».

En termes moins emphatiques un autre historien de la littérature, contemporain de la même génération, Vilmar, constatait la popularité de Novalis auprès de la jeunesse cultivée du temps et sa grande action éducatrice, qu'il estimait plus profonde encore et plus directe que l'influence exercée par les grands classiques. « L'effet produit par ces Pensées et ces Fragments – dit-il – est énorme. Particulièrement la jeunesse y a puisé jusqu'à nos jours une conception de la vie plus profonde et plus sérieuse, et cet enseignement s'est ici communiqué à elle d'une manière plus directe que par les meilleurs ouvrages des plus grands esprits. Les Fragments de Novalis ont servi comme de commentaire à tout ce qui se produisait d'excellent en poésie et en littérature, et ils conserveront encore longtemps cette vertu agissante » [1843-44].

[à suivre]

Friedrich von Hardenberg

genannt

N o v a l i s.

MAURICE PUJO

PREMIERS ESSAIS
SUR
LA PHILOSOPHIE DE NOVALIS²

Novalis se représente la Nature, telle qu'elle nous apparaît, comme une grande ville pétrifiée, devenue pierre, dit-il plaisamment, d'admiration à la vue de Dieu, ou de terreur à l'arrivée de l'homme. Ce que nous voyons n'est que l'image inanimée d'une existence antérieure, d'une vie divine dans un âge d'or idéal, où l'Esprit animait toutes ses formes diverses. L'Esprit s'est retiré et il n'est plus resté qu'un corps glacé, machine stupide accomplissant ses lois sans intelligence et sans conscience. C'est à peine si l'on aperçoit encore çà et là les vestiges de cet âge d'or. On dirait, dit quelque part Novalis, les débris d'un grand banquet. Ce sont ces vestiges évocateurs de l'époque primitive de vie, de beauté et de bonheur que l'on retrouve à la vue de certains visages humains, particulièrement de certains yeux, de certains sourires, de certaines attitudes ; la grâce est sans doute une émanation de l'âge heureux ; « c'est lui encore que l'on reconnaît dans le son de certaines voix et de certains mots, à la lecture de certains passages, dans les regards que l'on jette parfois sur la vie, le monde et le destin. »

Ici Novalis rejoint Platon et sa théorie de la Réminiscence. Comme lui, nous le verrons tout à l'heure conduire l'esprit par une dialectique analogue des restes de la vie ancienne à des contemplations de plus en plus hautes jusqu'à la connaissance parfaite, jusqu'à la réalisation d'une vie nouvelle de bien, de bonheur et de beauté. Recommencer l'existence antérieure, s'unir étroitement, tel est le vœu commun des choses et de l'esprit. « Si Dieu a pu se faire homme, s'écrie Novalis, il peut aussi se faire pierre, plante, animal et élément et peut-être y a-t-il de cette manière une rédemption sans fin dans la Nature. » – L'homme sera le Messie de la Nature ; c'est lui qui lui ramènera l'Esprit et la Vie. « Nous sommes en mission ; nous sommes appelés à la civilisation de la Terre. » C'est une idée que l'on retrouve aussi bien dans les *Hymnes à la Nuit* et dans les *Disciples* que dans les *Fragments*. Notre œuvre consiste à réveiller, à galvaniser, à *vivifier* (*beleben*) les restes de la grande cité morte. Nous devons y répandre à flots l'animation et pour cela nous avons la philosophie, « qui est déphlegmatiser, » la

² En préparation : *Le Romantisme et l'Idéalisme allemands à la fin du XVIII^e siècle* : NOVALIS, un volume. [L'ouvrage annoncé n'a jamais paru].

science et la poésie, trois choses qui ne sont que les aspects différents d'une seule : la connaissance.

La connaissance est la pure vivification (*Belebung*). « Ce n'est pas autre chose qu'une appropriation, une identification (du sujet et de l'objet, de l'Esprit et de la Nature). » Je ne puis rien connaître qu'en tant que je le reçois en moi ; c'est donc à la fois une aliénation de moi-même et une appropriation ou une métamorphose d'une autre substance dans la mienne ; le nouveau produit est formé des deux facteurs... Désormais l'esprit et la Nature ainsi unis sont solidaires et les modifications de l'un sont celles de l'autre... C'est ainsi que je distingue en moi autant de forces de connaissance qu'il y a de forces à l'extérieur. Nous remarquons alors d'étranges conflits en nous et au-dessus de nous-mêmes (antinomies). Sans la vivification, sans l'animation (*Beseelung*), nous ne pourrions pas faire en nous de telles distinctions. Par cette connaissance qui identifie mon âme à la *Weltseele*, ma liberté, qui est alors absolue, ne se distingue plus de la loi de l'univers. A ce moment, ma volonté et ma science sont parfaitement unies. « Je me sais moi-même comme je me veux, et je me veux comme je me sais. » En me sachant et me voulant, je sais et je veux aussi les autres. Le germe d'union, ce principe de paix éternelle croît et perce irrésistiblement de tous côtés ; c'est le progrès qui s'avance et bientôt il n'y aura plus qu'une seule Science et qu'un seul Esprit comme un seul Prophète et un seul Dieu. » L'âge d'or est réalisé. L'union de l'Esprit et de la Nature s'est consommée par l'intermédiaire de l'homme. L'homme est le prêtre qui, selon la magnifique métaphore de Novalis, a fait communier tous les objets terrestres au pain et au vin de la vie éternelle.

Distributeur de la vie, l'Esprit plane sur l'univers. On pourrait dire qu'il lui donne sa forme, si cette forme n'était déjà latente en lui avant toute connaissance. Ses lois sont les lois des choses. Fichte, supprimant ainsi l'œuvre de Kant, avait déjà posé ce principe et identifié la Logique avec la Métaphysique. Novalis le reprend pour lui-même et le développe. La Métaphysique est la langue et la Logique n'en est que la grammaire. A vide les concepts logiques ne seraient plus vis-à-vis les uns des autres que des mots sans pensée, et réciproquement, sans les formes logiques, les concepts métaphysiques ne seraient plus que des pensées sans mots pour les exprimer. Mais Novalis va plus loin ; la liberté du *moi* pour lui est telle qu'elle ne peut être soumise à aucune règle, et les lois de la logique, qui sont celles des choses, seront aussi les lois de la fantaisie. De là (et ici Novalis se rapproche de plus en plus de Fichte), l'esprit se trouve en possession d'une sorte de pouvoir créateur. Tout ce qui est en lui devant se retrouver dans la Nature, il

peut faire jaillir d'un mot les choses à l'existence. Que l'on considère que le mot Dieu n'a que quatre lettres et l'on sera effrayé de la facilité avec laquelle l'homme peut tout évoquer. Nous ne savons une chose qu'en tant que nous pouvons l'exprimer ou la faire. La définition réelle est un mot magique, et nous sommes nous-mêmes les plus grands magiciens, puisque nos enchantements nous apparaissent comme des phénomènes étrangers et tirent leur puissance d'eux-mêmes. L'acte de se faire illusion à soi-même est le plus élevé ; c'est le point primitif, la genèse de la vie.

*
* *

Comment l'homme arrive-t-il à la connaissance parfaite ? Comment se produit la complète *Belebung* de l'univers ? Comment l'Esprit pénètre-t-il d'une façon adéquate la Nature ? A ces questions l'Esprit peut répondre de différentes manières : par la poésie, par la science, par la morale, qui ne sont que les trois formes d'un même processus. Pour Novalis leur but commun sera le mariage de l'Esprit et de la Nature. Les savants, les moralistes, les poètes iront par toute la terre rechercher les vestiges de l'âge d'or. Ils s'efforceront d'en réunir les traits disséminés et de remplir les interstices des os de son squelette. Ils seront ces voyageurs des *Disciples de Sais* :

« Pleins du désir de savoir, ils s'étaient mis en route pour chercher les traces de ce peuple primitif parti et perdu, dont l'humanité d'aujourd'hui semble être le reste dégénéré et avili, et à la grande civilisation duquel elle est encore redevable des connaissances et des instruments les plus importants et les plus indispensables. En particulier, elle en avait tiré cette langue sacrée qui avait été le lien étincelant de ces hommes primitifs avec les contrées surnaturelles et leurs habitants, et quelques mots d'elle, selon diverses traditions, peuvent encore avoir été en la possession de quelques heureux sages parmi nos aïeux. Sa prononciation était un chant merveilleux dont les accents irrésistibles pénétraient profondément dans l'intérieur de chaque objet et le décomposaient ; chacun de ses noms paraissait le mot de ralliement pour l'âme de chaque corps de la Nature. Avec une force créatrice ses vibrations faisaient naître toutes les formes des phénomènes du monde et l'on pouvait dire d'elle avec raison que la vie de l'univers est une éternelle conversation à mille voix, car dans son parler toutes les forces, toutes les espèces d'activité semblaient être réunies le plus incompréhensiblement du monde. »

Reconstituer la langue divine, tel est le dessein des pèlerins. Dans chaque système est une idée, une observation ou plusieurs qui se sont développées de préférence et ont étouffé les autres. Donner à chacune sa propre place pour former un paradis d'idées, voilà le véritable système. Le Paradis est l'idéal de l'univers et la question de savoir où il est placé n'est pas insignifiante. Il est pour ainsi dire dispersé sur toute la terre, et il est ainsi devenu méconnaissable. L'œuvre de l'esprit est la régénération du Paradis. La philosophie, qui résume ses divers procédés, est la nostalgie de cet Eden ; elle est le mal du pays, le désir de retrouver partout son chez soi, c'est-à-dire son caractère propre, de retrouver sa propre et véritable image dans la Nature.

Le processus scientifique de Novalis ne diffère pas beaucoup de celui de Schelling. Par une sorte d'intuition intellectuelle, l'esprit aperçoit l'unité du sujet et de l'objet, leur union parfaite dans le principe divin. « L'homme qui pense revient à la primitive fonction de sa vie, à la contemplation créatrice, à ce point où produire et savoir se tiennent dans les plus admirables rapports réciproques, à ce moment fécond du véritable plaisir, de l'intérieure conception par soi-même (*Selbstempfängnis*) (précisément, remarque M. Michelet, celle-là même que Schleiermacher posait dans ses *Discours*). Lorsqu'il s'absorbe tout entier dans la contemplation de ce phénomène primordial, alors se développe devant lui dans de nouveaux temps et de nouveaux espaces, comme un spectacle immense, l'histoire de la création de la Nature, – et chaque point ferme qui s'ajoute dans cette fluidité infinie (c'est-à-dire chaque conquête sur l'ignorance, chaque découverte scientifique) lui devient une nouvelle manifestation du génie de l'amour, un nouveau lien du toi et du moi. La description exacte de cette intime histoire du monde est la vraie théorie de la Nature. Par la connexion de son monde de pensées en soi et son harmonie avec l'univers, il se forme de lui-même un système de pensées à l'image et selon la formule de l'univers. » S'élever à la conscience de cette vie du monde, qui est en même temps la nôtre, c'est là la philosophie κατ' ἐξοχην (par excellence). A ce moment, l'homme est tout dans le Tout, il est la Divinité même : « Dieu veut des Dieux. »

En s'identifiant avec la Nature dans la connaissance, l'homme confond son âme avec la sienne, il anéantit son individualité dans la conscience universelle. Aucun acte n'est plus naturel que cette annihilation de soi-même : c'est ainsi que les frères Moraves annihilent leur raison, les sentimentaux leur jugement, les *gens* leur cœur. Mais, par là même qu'il s'anéantit, le moi se pose. Et cela est facile à concilier; car dans cette union du sujet et de l'objet on peut

à la fois considérer le sujet comme s'absorbant dans l'objet, ou l'objet comme absorbé dans le sujet : dans ce dernier cas, l'ancien *moi* relatif de Fichte est devenu *moi* absolu. « De la sorte nous sommes négatifs parce que nous le voulons, et en réalité plus nous devenons positifs, plus le monde devient négatif autour de nous, jusqu'à ce qu'à la fin il n'y aura plus aucune négation, mais nous serons tout dans le Tout. » En effet, nous ne devons pas être simplement des hommes, nous devons aussi être plus que des hommes ; l'homme est en général autant que l'univers.

Réciproquement, en tant qu'il se perd dans le tout, le véritable acte philosophique est le renoncement à soi-même : c'est là le commencement réel de toute philosophie et l'objet des vœux du vrai disciple. Seul cet acte répond à toutes les conditions et à tous les caractères de l'action transcendante. Dans la soif, cet ardent désir de la dissolution, se manifeste l'âme du monde. Novalis va jusqu'à dire que la vie est une maladie de l'Esprit et que l'acte philosophique par excellence est la mort. Nous l'avons entendu, poète, dans ses aspirations ardentes vers cette mort qui devait venir si tôt le prendre. C'est que derrière la vie actuelle, où la science, la vertu, le bonheur sont nécessairement incomplets, il aperçoit l'immortalité au sein de la substance, dans cette unité divine de l'Être et de la Pensée, le lieu béni où tous les rêves rencontrent leur objet réel, où l'âme retrouve l'invisible Bien-Aimée, sa fiancée d'avant les temps, pour lui être unie par un amour sans fin. Sans doute, pour Novalis comme pour Spinoza, nous sommes de notre nature véritable éternels, et l'immortalité n'est pas autre chose qu'un retour à l'éternité.

C'est par la mort que nous revenons à la vie véritable, comme c'est dans la nuit que nous retrouvons, avec la pureté de notre âme, loin de la lumière du monde extérieur, le pur éclat du monde idéal.

Et là nous pouvons saisir le sens général de la philosophie de Novalis, le sens surtout de cet acte unique sous toutes ses formes : science, art, religion, vertu, accompli par l'homme en face de la Nature, acte de connaissance, d'affirmation de lui-même à la fois et d'annihilation, et qui est l'œuvre de l'âme tout entière : sentiment, intelligence et volonté. Acte d'amour en définitive, qui réalise l'union des choses et de l'esprit, de l'homme et du monde, qui donne la vie et qui va à la mort. – Et n'est-ce pas cela la philosophie de Novalis : une philosophie de la Vie et une philosophie de la Mort, réconciliées dans une philosophie de l'Amour ?

Mai 1891.

Publication ancienne

Rudolf Unger : **Herder, Novalis und Kleist**, Frankfurt a. M., Moritz Diesterweg, 1922.

Une revue française ouvrait dernièrement une enquête sur la croyance à l'immortalité de l'âme et à la réincarnation, conviant les écrivains notoires à exprimer leur opinion sur ce grave sujet. La question est de tous les temps. Elle a passionné penseurs et poètes. L'effrayant *to be or not to be* est devenu un lieu commun. Mais ceux qui vont le répétant en scrutent rarement la profondeur. Tout autres les hommes de la génération du Sturm und Drang, surtout les héros intellectuels, depuis Goethe, qui a effleuré le problème dans *Dichtung und Wahrheit* à propos de son *Werther* jusqu'à Kleist, en passant par Herder, qui a bien pu inspirer Goethe, et Novalis. M. Unger, que sa grande étude sur Hamann a conduit à se préoccuper de cette question, a cherché à comprendre comment trois écrivains notoires, Herder, Novalis et Kleist, ont envisagé et résolu le problème de la mort et de la vie future.

La question importe à l'histoire littéraire générale, car elle est un des aspects de la réaction du Sturm und Drang contre le rationalisme et constitue l'un des caractères du romantisme. Elle est aussi d'un haut intérêt à l'égard de la connaissance des opinions philosophiques de chacun des auteurs étudiés par M. Unger.



Herder
(1744-1803)

Herder, nous le savions, est un esprit ondoyant. Sans cesse sous pression, il a envisagé les choses de façons diverses suivant l'état actuel de sa réflexion. Son évolution au sujet du problème de la mort est difficile à caractériser car il se place successivement et même simultanément à des points de vue différents, tantôt le mystique, tantôt le philosophique, tantôt l'éthique. Herder lui-même a eu conscience de la multiplicité des données que comporte la question : aussi désigne-t-il la solution très vague qu'il en trouve sous le nom de palingénésie, dénomination qui laisse la porte ouverte à bien des interprétations.

Novalis, le sentimental par excellence, a des effusions plutôt que des idées. Sous l'influence de Herder, il rêve une mythologie nouvelle, mais pénétrée d'allégorie, de conte bleu, du sentiment biblique et chrétien. Il a recours au symbole ancien du jour et de la nuit, de l'obscurité et du soleil ; et il se rencontre avec Herder dans la dévotion au mystère et au surnaturel. Il oppose ses *Hymnes à la nuit* aux *Dieux de la Grèce* de Schiller et glorifie la mort, que les anciens avaient pris à tâche d'ignorer. Un chapitre spécial du livre de M. Unger étudie les relations de Novalis et de Schleiermacher, et cherche à déterminer la date de la composition des *Hymnes à la nuit*, question souvent discutée, particulièrement par M. Spenlé dans son livre si important sur Novalis. Faisant état de l'influence que, selon lui, l'auteur des *Discours sur la religion* a exercée sur celui des *Hymnes*, M. Unger pense démontrer que celles-ci ont été écrites en première et seconde rédaction entre la mi-septembre 1799 et la mi-février 1800, la seconde rédaction étant due à Novalis lui-même et non, comme on l'a parfois affirmé, à un de ses amis. La concordance des *Hymnes* avec les idées exprimées par Herder dans ses *Paramythies* confirmerait cette opinion.

L'étude du problème de la mort chez Kleist est singulièrement attrayante. Kleist, en effet, ne s'est pas borné à dissenter sur cette question : il a volontairement mis fin à son existence terrestre. M. Unger, passant en revue la vie de Kleist, croit découvrir chez le suicidé du Wannsee une persévérante obsession de l'idée de la mort. Kleist se rapproche de Novalis dans sa croyance à une survivance de l'être ; il compare lui aussi la mort au sommeil ; il imagine une existence future dans les étoiles. Ses œuvres montrent l'opposition de la vie et de la mort en maints endroits, et on peut constater que son évolution à l'égard du redoutable problème est logique et se manifeste parallèlement dans sa vie et dans sa production poétique. Elle passe par trois phases successives que M. Unger caractérise par ces désignations : l'homme voué à la mort, l'homme mûr pour la mort, l'homme triomphant de la mort par le sacrifice de sa vie.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

(NOUVEAU CATALOGUE 2011)

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

« Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

Georg Lukacs

SOMMAIRE

Document biographique

- Henrik Steffens, Iéna, septembre 1799.

Documents littéraires et témoignages

- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.
- Maurice Pujo, *Premiers essais sur Novalis*, extrait du *Règne de la grâce* (suite et fin), Paris, 1894.

Publication ancienne

- Rudolf Unger, *Herder, Novalis und Kleist*, Frankfurt a. M., 1922.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2012